

La légende du Juif errant dans *La Mémoire d'Abraham* de Marek Halter

Éternel, notre Dieu, pardonne le péché que nous avons commis devant Toi, sous la contrainte ou librement, et le péché que nous avons commis devant Toi par la dureté de notre cœur.

Halter, 1983 : 317

L'opinion universelle que la légende du Juif errant serait née avec le commencement du christianisme et qu'elle aurait duré tout le Moyen Âge est sujette à caution. D'après la conception la plus véridique, c'est-à-dire celle de Gaston Paris, la forme définitive de la légende s'établit bel et bien au début du XVII^e siècle ; en outre, sa popularité se restreint à « quelques contrées du nord-ouest de l'Europe, l'Allemagne, la Scandinavie, les Pays-Bas et la France » (Paris, 1903 : 149). Qui plus est, contrairement au procédé traditionnel de la naissance de la majorité des légendes, l'histoire du Juif errant se propage « non par la tradition orale, mais par une voie toute littéraire » (Paris, 1903 : 150).

Il est cependant indubitable que la légende tire son origine d'une autre légende, cette fois-ci purement orale, et de textes qui apparaissent dans des siècles précédents. Il s'agit, tout d'abord, d'une vieille légende italienne mettant en scène un Juif appelé Malc, qui, ayant outragé le Seigneur en lui donnant un soufflet avec un gant de fer, est condamné à marcher autour d'une colonne, probablement celle sur laquelle est décédé Jésus-Christ. Il est à signaler que c'est un personnage complètement dépourvu d'un symbolisme particulier et de traits distinctifs aussi bien sur le plan psychologique que physique. Puis, au XIII^e siècle, respectivement en 1228 et 1243, sont documentées deux relations transmises par un archevêque d'Arménie voyageant à travers l'Europe. La première est notée en Angleterre par Matthieu Paris, moine de Saint-Alban ; la seconde (dont une variante paraît dans la *Chronique* de Philippe Mousket) à Cologne

Mgr Paweł Kamiński – doctorant à l'Institut des Langues Romanes et de Traduction de l'Université de Silésie à Katowice. Adresse pour correspondance : Institut des Langues Romanes et de Traduction, Université de Silésie, ul. Grota-Roweckiego 5, 41-205 Sosnowiec, Pologne ; e-mail : kaminski.us@wp.pl

par l'évêque de Tournai. Bien que narrées par la même personne, les deux histoires divergent quelque peu. La différence majeure consiste dans le fait que le héros « allemand » n'a point péché contre le Christ. Néanmoins, dans les deux cas, le personnage est portier du prétoire de Pilate, il est Romain portant le nom de Cartaphilus, est baptisé par Ananias, mais celui de Matthieu Paris reçoit le nom de Joseph.

Le moment clé de la formation de la légende du Juif errant échoit, ce que nous avons mentionné plus haut, au XVII^e siècle. À cette époque-là, dans la *Relation merveilleuse d'un Juif appelé Ahasvérus*, est publiée, par un certain Chrysostomus Dudulaeus Westphalus, une lettre de Paul d'Eitzen, évêque à Schleswig. On croit généralement que ce texte a été écrit en 1564, mais cette date est mise en question par Paris¹. C'est justement là qu'apparaît une description détaillée de la rencontre de l'évêque allemand avec un Juif qui aurait assisté de sa personne au crucifiement de Jésus-Christ et qui déambule à travers l'Europe tout en relatant les faits du passé.

Il est indéniable que c'est juste au XVII^e siècle que se fixe le nouveau type du vrai Juif errant, l'éternel vagabond surnommé Ahasvérus à qui Paul d'Eitzen confère des traits définitifs tout en s'inspirant de l'histoire de Matthieu Paris. Il ajoute quand même à son image quatre nouvelles caractéristiques qui deviennent désormais typiques du Juif errant. En l'occurrence, le marcheur légendaire est enfin Juif, il ressent une horreur profonde pour les blasphémateurs, il parle toutes les langues (ce qui est nécessaire vu son perpétuel déplacement) et, finalement, il rôde à travers les pays européens. Il est effectivement pressé et ne reste jamais au même endroit mais ce qui est digne d'attention, c'est qu'il n'est pas condamné à marcher toujours encore qu'il se déplace souvent (on l'a vu dans maints pays de l'Europe).

Attendu que cette légende à caractère vagabond jouit d'une grande popularité et persiste dans la conscience universelle, il serait fort intéressant de voir comment elle se reflète dans la littérature contemporaine. Ainsi, l'objet de notre analyse est le roman de Marek Halter intitulé *La mémoire d'Abraham* dont l'action s'étend sur un espace de presque deux mille ans, c'est-à-dire du moment où le Second Temple est détruit par les Romains et la ville de Jérusalem mise à feu et à sang, jusqu'à la révolte du ghetto de Varsovie impitoyablement dévoré par les flammes. Pendant cette longue période se déroule l'histoire des quatre-vingt générations d'une famille juive qui se démène entre les pays de l'Afrique du Nord et les plaines de l'Europe centrale, et qui est déchirée entre le désir de s'enraciner sur un territoire étranger et le rêve de retourner sur la terre de ses ancêtres.

Ce vagabondage du peuple juif prête à poser les questions comment la légende du Juif errant se réalise dans la prose du XX^e siècle, à quel degré les deux personnages (le Juif légendaire et le héros halternien) se ressemblent et auquel ils diffèrent. Ainsi, dans la présente étude, nous juxtaposons le personnage d'Ahasvérus (en prenant en

1. Gaston Paris désavoue également la paternité de cette lettre. D'après le médiéviste, le vrai auteur a profité de la renommée de Paul d'Eitzen qui était, notons-le, réformateur luthérien et docteur de l'Écriture sainte très populaire à son époque.

considération tous ses traits distinctifs) avec le héros collectif présenté dans le roman de Halter.

Parmi tous les traits distinctifs d'Ahasvérus, il y en a deux que l'on peut traiter sans aucun doute comme des piliers de la figure du Juif errant : à savoir le péché commis contre Jésus (crime) et l'errance éternelle (châtiment). Conformément aux sources de Matthieu Paris, le Juif frappe Jésus « du poing dans le dos avec mépris » (Paris, 1903 : 155), tandis que chez Paul d'Eitzen, le coupable de sacrilège, sachant qu'un faux prophète fait son chemin de croix juste près de sa demeure, se place devant sa porte afin de chasser le Christ sans lui permettre de se reposer. Celui-ci lui rétorque : « Je m'arrêterai et me reposerai, mais toi tu marcheras jusqu'au jugement dernier » (Paris, 1903 : 164). À partir de cet instant, le condamné juif abandonne sa terre natale et entame son vagabondage perpétuel. Cependant, dans *La mémoire d'Abraham*, les Juifs² s'évadent de Jérusalem après la destruction du Temple, mais il existe un parallèle patent entre ces deux incidents puisqu'il s'agit d'un péché dirigé contre un être divin. Si dans le cas d'Ahasvérus l'objet de l'outrance est Jésus-Christ, le Fils de Dieu, dans le cas des Israélites cet objet est Dieu, le Père, ou, plus précisément, la loi que ce Dieu incarne. En outre, tout comme le Juif errant qui « pense que Dieu lui a pardonné ce qu'il a fait par ignorance » (Paris, 1903 : 169), les Hébreux prétendent aussi avoir péché sans le vouloir et ils se repentent de l'infraction à la loi divine, consciente ou non, résultant plutôt de la faiblesse de la nature humaine. En fixant du regard le Temple, abîmé et dévoré par le feu, l'un d'entre eux avoue : « C'est Jérusalem que Dieu punit pour ses péchés »³ (MA : 19) et il ajoute « qu'on ne fait pas son salut sans un peu de fatigue » (*ibid.*).

En l'occurrence, les Juifs s'échappent de Jérusalem et commencent leur vagabondage de presque deux mille ans. Ils traversent maints pays de l'Europe et de l'Afrique du Nord tout en attachant une grande importance à la tradition religieuse, et surtout à l'étude constante et minutieuse de la Torah car « le Livre devint l'unique arme du peuple d'Israël. Vaincre, c'est durer » (MA : 56). Ainsi, le rachat des péchés peut s'opérer, d'après leur point de vue, grâce à une vénération ardente de Dieu et du témoignage de la parole divine dans toutes les contrées où il leur arrive de s'établir. La « mission » d'Ahasvérus est identique, lui, il rôde à travers les pays européens parce que « Dieu l'a voulu gardé comme un témoin vivant contre les Juifs [ceux qui enfreignent la loi divine par la dureté de cœur - P.K.] et les incrédules » (Paris, 1903 : 164). De cette façon, on « le voit assister dévotement aux sermons et donner le bon exemple d'un pécheur qui veut expier son crime » (Schoebel, 1877 : 69).

Pour être correctement entendu par ses interlocuteurs, il serait souhaitable que le Juif errant maîtrise bien des langues étrangères. Ainsi, le marcheur éternel « en tout pays où il est venu, il en parlait le langage » (Paris, 1903 : 165). Une telle capacité linguis-

2. En évoquant les Juifs du roman analysé, nous employons des appellations synonymiques telles que les Juifs, les Hébreux, les Israélites et les descendants d'Abraham.

3. Les références à l'ouvrage analysé de Marek Halter (*La mémoire d'Abraham*) seront désignées par la mention MA, suivie du numéro de la page.

tique n'est nullement étrangère aux descendants d'Abraham qui, au fur et à mesure que leur flânerie s'étend sur différents pays, adoptent le parler des régions où ils s'installent.

Encore que leur communication avec les goïm ne rencontre aucun obstacle au niveau purement linguistique, ils ne cessent de s'isoler du reste de la société. Cela leur facilite la persévérance dans une tradition imbibée de judaïsme, tellement différente du mode de vie des blasphémateurs pour lesquels, il faut le souligner, ils ressentent une horreur profonde. (Notons au passage que cette répugnance constitue l'un des traits distinctifs d'Ahasvérus, donc, nous abordons cette question dans la suite de notre analyse). Indépendamment de l'époque, les Hébreux protègent leur identité nationale et cherchent à s'enfermer dans une sorte d'enclave pour éviter que leur indépendance ne subisse une atteinte quelconque. Un tel raisonnement est exprimé, entre autres, par Berl ben Joseph, qui, en conversant avec son beau-frère Cerf-Berr, essaye de lui expliquer que « l'expression "nature juive" laissait entendre que les Juifs ne souhaitaient pas renoncer à leur particularisme » (MA : 561).

En revanche, il y a des Juifs qui sont fort lassés de cet isolement parce qu'il engendre dans leur mentalité des attitudes et des comportements imprégnés de peur et de méfiance. Ils désirent se joindre au reste de la société afin de goûter une liberté dénuée du joug qu'imposent les règles sévères du judaïsme. Parmi les Israélites qui aperçoivent les difficultés résultant de l'aliénation on trouve, entre autres, Gabriel ben Aaron qui était déçu par sa famille.

Il regardait la scène familiale, ces hommes bardés de méfiance, sa mère claudiquant entre la table et l'âtre, le plafond noirci, les murs suintant d'humidité. Il connaissait les vertus de la tradition et de la prudence mais ressentait jusqu'au fond du cœur les limites qu'imposaient les conventions, la crainte de l'inconnu, l'absence d'audace (MA : 353).

Un autre Juif qui contemple avec une sorte de mépris l'écartement des Hébreux de la société et leur apparence physique distinctive est Salomon ben Abraham. « Il traînait dans la ville [Varsovie - P.K.], exaspéré par ces Juifs échappés des tableaux de Rembrandt qu'il avait vu au Louvre, avec leurs barbes et leurs chapeaux à fourrure » (MA : 674). La caractéristique de ces deux personnages nous permet de classer leurs attitudes, selon la catégorisation de Søren Kierkegaard, comme la deuxième forme du désespoir, celui résultant du manque d'envie d'être soi-même. Ils rêvent d'une autre vie mais, étant donné qu'ils sont profondément enracinés dans la tradition juive, ils s'éreintent vainement à accepter leur destin, ce qui, par conséquent, provoque des troubles de la personnalité (cf. Kierkegaard).

Afin de saisir la répulsion profonde qu'Ahasvérus ressent pour les blasphémateurs, il est nécessaire de regarder de plus près les circonstances dans lesquelles apparaît la légende elle-même. En l'occurrence, si l'on prend en considération le fait que la lettre de Paul d'Eitzen voit le jour à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles (donc pas très longtemps après la Réforme protestante), que le texte est rédigé en Allemagne et que l'auteur est fortement lié à l'Église, il est facile d'arriver à la conclusion que la légende

naît, sans aucun doute, dans l'atmosphère du protestantisme (cf. Merle d'Aubigné). En outre, lors de son vagabondage, Ahasvérus n'évite pas de fréquenter les quartiers habités par les Juifs, et il le fait de bon gré. Il en résulte bel et bien que l'objet de la répugnance du Juif errant sont les catholiques qui, d'après le point de vue des réformateurs, adressent leurs prières non seulement à Dieu, mais aussi aux êtres humains comme la Vierge et les Saints, objets d'un culte idolâtrique. De surcroît, aussi bien dans le judaïsme que dans le protestantisme, toute vénération de Dieu par le biais d'une représentation artistique est fermement interdite, ce qui est explicitement manifesté dans le Décalogue : « Tu ne feras pas de sculpture sacrée ni de représentation de ce qui est en haut dans le ciel, en bas sur la terre. Tu ne te prosterner pas devant elles et tu ne les serviras pas » (*La Bible*, Exode 20, 3-6).

S'agissant des Israélites, eux aussi, ils témoignent du dédain à ceux qui s'écartent du vrai Dieu, l'être indivisible dans sa structure transcendantale, Seigneur éternel sans début ni fin et l'objet unique de vénération. À la lumière de leurs convictions, ils traitent avec mépris, d'abord, les croyances païennes des Grecs et des Romains.

Absalon détestait ces fêtes païennes, ces hordes de dieux incestueux et souillés de crimes, ces idoles postées partout, au coin des rues, sur les places, aux portes des temples, sur le seuil des maisons. Une chance encore que les Juifs aient été dispensés de les saluer (*MA* : 44).

Enfin, les Hébreux ressentent une horreur profonde pour les chrétiens qui s'avisent de vénérer Jésus-Christ, l'homme se disant le Fils de Dieu. S'il arrive qu'un Juif se familiarise avec les blasphémateurs, il est d'une certaine façon dégradé sur le plan social par ses proches. Rapportons, comme exemple, le personnage de Johanan ben Abramo, jeune Juif habitant à Rome et employé par l'architecte Bramante d'Urbino à surveiller les travaux du palais de la chancellerie pour le pape Alexandre VI. En l'occurrence, Daniel, l'un des frères de Johanan, dans sa lettre adressée à leur père Abramo di Soncino, écrit : « Sais-tu, père, comment se porte mon frère Johanan, ce païen qui reproduit des images dans les temples des gentils [les non-Juifs ou les blasphémateurs – P.K.] ? Que Dieu ait pitié de lui ! » (*MA* : 412).

Il faut rappeler que l'attachement rigide à la tradition religieuse vise non seulement à différencier les Juifs des blasphémateurs, mais aussi, ou avant tout, à les consolider dans la foi de manière qu'ils puissent répandre la parole divine, car leur intention « dans ce monde est de construire le Messie ! » (*MA* : 534). Souvent maltraités par l'environnement hostile des blasphémateurs, les descendants d'Abraham parviennent, malgré tout, à persister dans ce va-et-vient terrestre justement grâce à des centaines d'années « de fidélité, de tradition, de respect, qui représentaient une victoire sur la brièveté de la vie humaine et une victoire sur l'oubli » (*MA* : 223).

Accablé d'immortalité, le Juif errant rajeunit tous les cent ans comme s'il était dispensé de mort. En ce qui concerne la renaissance de Cartaphilus, sa transformation à caractère répétitif s'opère toujours selon le même procédé : « chaque fois qu'il arrive

à cent années révolues, il est pris d'une maladie qui semble incurable, il tombe dans une sorte d'extase, après quoi il guérit » (Paris, 1903 : 155) et redevient jeune.

Bien que les Hébreux soient mortels, ils subsistent dans la mémoire collective de tous les descendants de la famille juive. C'est possible justement grâce au Rouleau d'Abraham, véhiculé de génération en génération, qui « était plus qu'une histoire de famille. C'était toute la mémoire juive » (MA : 167). En temps opportun, le chef de famille est chargé d'y inscrire les noms de tous les nouveaux membres ainsi que les événements qui ont marqué le parcours familial. Étant donné que ce document représente une énorme valeur pour tous les Israélites, il est souvent relu dans une ambiance hautement solennelle pendant des réunions familiales, de préférence aux moments exceptionnels, donc, « à la mort d'un proche, pour une naissance, à l'occasion de persécutions, quand nous devons prendre une décision importante » (MA : 550). Il est nécessaire que le Rouleau soit lu en entier et dès le début, donc, la lecture commence toujours par la prière qu'a écrite Abraham, le fondateur de la tradition familiale. Ainsi, ce passage religieux réapparaît tout au long du roman ce qui prête à évoquer la notion d'intertextualité qui repose ici sur les citations (cf. Genette). Mais ce qui importe, c'est bien le fait que chaque lecture de ce document contribue à la renaissance de tous les aïeux juifs. Par conséquent, encore qu'ils soient physiquement morts, au sens figuratif, ils sont marqués par l'immortalité du fait qu'ils réapparaissent parmi les vivants.

Quoique né et élevé dans l'esprit du judaïsme, le Juif errant est baptisé. Cependant, si l'on prend en considération la conversion des Juifs, on peut diviser les personnages en trois catégories. La première embrasse ceux qui ne désirent nullement renier leur foi, en résultat, ils souffrent bien des persécutions : ils sont torturés, pendus, noyés ou brûlés vifs, mais même si le feu dévore leurs corps, des chants pleins de joie et d'espoir se dégagent de leurs gorges. À la deuxième catégorie appartiennent les *anoussim*, c'est-à-dire les Juifs convertis par la violence au christianisme mais qui continuent à pratiquer, en cachette, les règles du judaïsme. La dernière catégorie est la moins nombreuse et elle contient deux personnages qui se sont convertis bénévolement. Tout d'abord, il est question d'Arsinoé qui apostasie sous l'emprise de son ami, batelier Claudius, à l'époque où la chrétienté commence à s'établir. Cette abjuration secoue son père Absalon ben Gamliel à tel point qu'il « fit la shiva comme si sa fille était effectivement morte. Après les sept jours de deuil, il retourna au travail, mais il ne fut plus jamais le même » (MA : 64). Le second personnage qui se convertit est Saül ben Samuel, devenu Paul. Jeune, il s'éprend d'une chrétienne Mathilde et fréquente souvent l'abbaye Notre-Dame-aux-Nonnains où il passe de longues heures à converser avec l'abbé Guyard. Tout compte fait, « Saül finit par haïr ces Juifs butés, murés dans leur univers clos et qui lui rendaient irrespirable l'air de sa ville natale » (MA : 289).

En ce qui concerne le tempérament et les interactions avec l'entourage, Ahasvérus est « tranquille et réservé » (Paris, 1903 : 169). Cette caractéristique est visible dans les relations des Juifs avec les goïm. Une telle attitude des Israélites, rappelons-le, se tra-

duit par la volonté de se séparer du milieu qui est apte à susciter des activités hostiles. Il arrive toutefois qu'il y ait des individus évitant tout contact avec leurs semblables et se tenant à l'écart des autres. Il ne s'agit nullement d'un éventuel ostracisme mais plutôt d'un penchant singulier pour la solitude. Citons, comme exemple, Benjamin ben David qui est « un personnage solitaire, méfiant, âpre au gain qui ne parlait guère qu'à ses chevaux » (MA : 510).

En outre, Ahasvérus « ne parle que pour répondre aux questions qu'on lui fait » (Paris, 1903 : 169). En dépit de son tempérament modéré, il attire bien des gens qui jouissent de sa présence et qui veulent profiter de sa sagesse, tellement prônée par ceux qui ont eu la chance d'écouter ses énonciations.

Or, nombreux sont les personnages qui s'occupent de l'éducation religieuse et dont les interprétations de la Torah émerveillent les auditeurs, indépendamment de leur âge. Parmi eux se trouve Salomon ben Saül qui enseigne et divulgue la parole divine, d'abord à Hippone, puis à Thumar. Mais un cas particulier constituent les sages, il y en a quelques-uns, dont la renommée s'étend sur un territoire bien vaste. Évoquons le rabbin Joseph qui, en compagnie de Saül ben Abraham Alexandre, se rend au secrétariat de la Basilica major, à l'invitation de l'évêque d'Hippone, Augustin. Celui-ci, n'ayant pas peur de nouer des relations avec les Juifs, veut consulter le fameux rabbin à propos de la nouvelle traduction de la Bible, faite par un ermite Jérôme de Bethléem. Augustin, le futur Saint, met en question la version traduite du terme *kikayon* signifiant la plante à l'ombre de laquelle, ajoutons-le, le prophète Jonas a succombé au sommeil. Ledit Jérôme propose le mot *lierre*, mais les deux Juifs prétendent unanimement qu'il s'agit, à coup sûr, de la *courge*, ce qui convient à l'idée de l'évêque.

Un autre épisode s'inscrivant dans cette optique renvoie aux incidents qui se déroulent peu après le décès de Pépin, roi de France. De son vivant, les autorités laissaient aux Juifs une complète autonomie, mais la situation change au moment où Charlemagne monte sur le trône. En l'occurrence, tous les représentants de la communauté juive, y compris le rabbin Meir ben Isaac, s'assemblent pour trouver une solution. Ledit rabbin propose de faire venir quelqu'un qui, aux yeux du roi français, soit digne de respect. Il suggère un Juif issu bel et bien de la lignée de David, Natronai bar Habibaï, qui, en fin de compte, arrive à Narbonne avec toute sa famille et que les Juifs surnomment vite *Makhir*, ce qui signifie en hébreux « celui qui sait » (MA : 179). Finalement Charlemagne approuve sa descendance royale, grâce à quoi, les Juifs français peuvent garder leurs privilèges qu'ils avaient jusqu'à présent.

Selon la légende, le Juif errant, dans ses relations avec les autres, se comporte toujours sans risée, ainsi, « on ne l'a jamais vu rire » (Paris, 1903 : 169). Par contre la vie des Hébreux n'est point dépourvue de joie et d'éclats de rire encore que leur existence soit intensément marquée par une tristesse profonde. Tout en gardant une certaine gravité, ils participent volontiers à toutes sortes de fêtes et de cérémonies. « Depuis la peste et le Grand Bûcher, on célébrait avec plus de ferveur les mariages que les deuils, tant il paraissait important que la vie l'emporte sur la mort » (MA : 349). Le caractère prédominant de la joie et du rire est visible dans une scène où l'enthousiasme général

envahit les Juifs au moment où Gabriel de Soncino, imprimeur qui a jadis collaboré à Benfeld avec Hans Gensfleisch (appelé Gutenberg), parvient à imprimer dans son propre atelier la première feuille de papier.

Ils battirent des mains autour de Gabriel, qui avait les larmes aux yeux et ressentait d'un coup le poids de tant de fatigues et de déceptions. Élie apporta du vin. « *Mazal tov ! Mazal tov !* » se disaient-ils les uns aux autres. Puis ils se mirent à danser derrière Israël-Nathan qui portait la feuille imprimée au-dessus de sa tête, tel le rouleau de la Loi. Ils dansaient et riaient et pleuraient, les Juifs imprimeurs, et les chants de *Simhat Tora*, appris dans leur première enfance, leur vinrent au cœur [...] Leurs voix roulaient sous la voûte de la cave, les enivraient plus sûrement que le vin (MA : 378-379).

S'agissant encore de la réticence du Juif errant, il « mange peu et sobrement » (Paris, 1903 : 169) et « se contente d'un vêtement et d'une nourriture simple » (*ibid*). Les repas et les habits des descendants d'Abraham sont également très modestes. Ils mangent généralement des galettes ; de la bouillie d'orge assaisonnée d'ail, de cumin et de poivre ; de la soupe aux fèves ; du fromage de chèvre de la « soupe chaude faite d'orge, de champignons et de haricots cuits dans la graisse » (MA : 625). Et la consommation elle-même s'opère dans une ambiance de tourment. Leurs vêtements (ainsi que tous les éléments de l'aspect extérieur) sont très frugaux et, nécessairement, inspirés de la tradition juive. Ils sont donc vêtus en caftans usés et portent des barbes et des payess. Toutefois, il y a quelques personnages qui renoncent à l'image traditionnelle sans renier, soulignons-le, leur identité juive. C'est par exemple le cas de Berl ben Joseph qui, s'étant installé à Königsberg, est vite pris dans le tourbillon des étudiants. C'est un jeune homme juif sans barbe, ni papillotes et « habillé comme les goïm » (MA : 549).

En ce qui concerne le dernier trait d'Ahasvérus, il est enclin à faire des activités charitables. Il « ne prend pas plus de deux escalins et les distribue aux pauvres » (Paris, 1903 : 169). Les Hébreux, qui évitent d'emprunter de l'argent, sont portés à aider les autres tout en les secourant financièrement. Ainsi, Samuel ben Abraham prête deux mille marcs d'argent au patricien Reinbold Liebenzeller représentant le Conseil Municipal. Mais quand il s'avère que Mosselin, petit-fils du Juif, est emporté par la famille Zorn, il renonce au remboursement de son prêt, y inclus les intérêts, pourvu que les autorités municipales l'aident à libérer le garçon. Mais Samuel n'hésite pas non plus à secourir l'organisation des ammeisters qui nécessitent de l'argent pour lutter contre les patriciens, tels Rudolf Mullenheim et Reinbold Liebenzeller qu'il traite en amis. Aussi hypocrite que cela puisse paraître, il faut souligner que les Juifs, en pratiquant l'usure, se conforment aux besoins des emprunteurs ; les émotions n'y comptent pas, mais le fait que tout leur bien soit géré judicieusement.

En concluant, nous pouvons constater que malgré le passage du temps le personnage d'Ahasvérus est doté de traits immuables aussi bien sur le plan esthétique que social. Bien que légèrement modifiés, tous les éléments constitutifs de la légende du

Juif errant sont inclus dans le roman de Halter qui, en plus, cherche à amplifier la structure du discours narratif.

Vu le péché commis contre Dieu, les deux personnages analysés sont condamnés à l'errance éternelle pendant laquelle ils réussissent à maîtriser plusieurs langues étrangères et leur existence minable est soumise à l'isolement fort pénible. Nonobstant qu'ils traitent avec répulsion les blasphémateurs, ils sont prêts à leur donner des conseils découlant de la sagesse pluriséculaire. À cause de l'immortalité, ils subsistent sur terre en gardant les mêmes traits où dominant la réserve et la tranquillité. Enfin, leurs modes de vie imposent toutes sortes de restrictions et, en résultat, ils prêchent « le jeûne, l'abstinence, la charité » (MA : 46). Nous avons repéré quand même une caractéristique qui différencie considérablement les deux personnages : à savoir les Israélites se soustraient au baptême chrétien, quitte à en mourir. Rappelons que ceux baptisés, quoique peu nombreux, pratiquent clandestinement le judaïsme.

En dépit de quelques nuances qui surgissent, il est facile de remarquer que les deux réalisations du Juif sont presque identiques et qu'il existe une patente affinité entre elles. Tout lecteur avisé peut traiter ces transformations comme une version contemporaine, enrichie et renouvelée, de la légende du Juif errant.

BIBLIOGRAPHIE

Bible. 2010. Société Biblique de Genève.

Genette G. 1982. *Palimpsestes. La Littérature au second degré*. Paris. Seuil.

Halter M. 1983. *La mémoire d'Abraham*. Paris. Robert Laffont.

Kierkegaard S. 1988. *Traité du désespoir*. Paris. Folio.

Merle d'Aubigné J.-H. 1856. *Histoire de la Réformation au XVI^e siècle*. Paris. Librairie de Ch. Meyrueis.

Paris G. 1903. *Légendes du Moyen Âge*. Paris. Librairie Hachette.

Schoebel Ch. 1877. *La légende du Juif-errant*. Paris. Libraires-Éditeurs.

The legend of The Wandering Jew *The Book of Abraham* by Marek Halter

ABSTRACT: In the very beginning of the 17th century appears a famous legend of the Wandering Jew named Ahasverus, who is characterised by some immutable features. Since then, the story has inspired various artists and despite the passage of time it keeps on arousing a great interest among both writers and readers. The main goal of the present study is to compare the collective protagonist from *The Book of Abraham*, a twentieth century novel by Marek Halter, to the legendary figure. Therefore, we present a vast and accurate picture of the interactions between the Jewish protagonists from Halter's novel to the features typical of Ahasuerus.

Keywords : The legend of the Wandering Jew, contemporary French prose, vagrancy, religion, Jewishness, comparative studies.